

XYZ. La revue de la nouvelle



Fenêtre sur rue

Lu Wenfu

Numéro 42, été 1995

Nouvelles chinoises

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4422ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Wenfu, L. (1995). Fenêtre sur rue. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (42), 9–32.

Fenêtre sur rue

Lu Wenfu

Dans la rue aux Trois Collines, il n'y a pas de collines; on ne peut même parler de rue. Un œil contemporain y verrait tout juste une ruelle assez large, mais sous les Qing, c'était une artère principale où pouvait circuler un palanquin à huit porteurs. À un endroit, la rue oblique vers le sud et dans ce virage se trouve une petite maison de trois pièces datant probablement aussi des Qing. Sur la façade s'étale une rangée de six fenêtres, soit en tout douze vantaux, large chacun d'une trentaine de centimètres, mais haut de plus de trois mètres. Ces vantaux sont faits de bois sculpté, et au milieu, comme encastrées, il y a des vitres que viennent renforcer des croisillons en forme de fleur de prunier. Ces douze vantaux ont été divisés en deux on ne sait quand, et à l'étage habitent deux familles qui en ont chacune six. La fenêtre est une belle invention humaine; elle permet l'éclairage et l'aération; elle est aussi source de bien des informations sur ceux de l'intérieur.

Les six vantaux ouest ne donnent rien à voir; ils n'inspirent aucun rêve, n'attirent même pas l'attention. À l'intérieur habite un petit vieux grisonnant et voûté; il chante les airs d'opéra local, sur un rythme très correct, mais d'une voix à faire frémir.

Les six vantaux est, par contre, sont jolis avec leurs rideaux de soie rose imprimée de fleurs jaunes; quand un vent léger soulève ce voilage, on peut voir une agréable jeune femme qui se coiffe. Une longue toison noire, telle une vague, tantôt se répand sur les épaules, tantôt suit le cou qui s'élève, puis retombe sur la nuque, si bien que le pas des gens marque comme une hésitation sous cette fenêtre. Cette jeune femme aussi parfois chante des airs d'opéra local; à entendre cette voix douce, belle, coulante et lisse, on est rempli de bien-être.

Les gens de la rue aux Trois Collines connaissent très bien ces douze grands vantaux ; ils disent qu'habitent là deux familles de « phraseurs », des comédiens en fait, ou pour parler comme aujourd'hui, des acteurs.

Le petit vieux de l'ouest s'appelle Yao Dahuang ; jeune, il avait lui aussi chanté l'opéra ; c'était pour s'amuser, en amateur. Puis il est entré dans une troupe de théâtre ; écrivain habile, il composait des livrets et s'essayait à de petits articles sur n'importe quoi. On dit qu'il a eu de graves problèmes dans sa propre histoire qu'aujourd'hui on peut passer sous silence. À présent, il fait partie d'une compagnie de théâtre, comme rédacteur, mais aussi metteur en scène et régisseur ; si le personnel vient à manquer, il doit encore s'occuper de l'éclairage, du rideau, autant de tâches qui n'affectent en rien son prestige dans la compagnie, chacun s'accordant à reconnaître son autorité. Localement, il jouit aussi d'une certaine notoriété.

La jeune femme de l'est s'appelle Fan Bizhen ; elle est l'actrice vedette de la compagnie où elle chante les rôles de galantes. En 1982, elle dit avoir trente ans, en réalité elle n'est âgée que de vingt-huit. Sa mère aussi est chanteuse d'opéra. Petite Sœur Fan de son nom d'artiste. Lorsqu'elle avait vraiment l'âge de petite sœur, elle avait percé d'un coup et les anciens de la rue aux Trois Collines se souviennent qu'à l'époque elle se déplaçait en pousse-pousse, un éventail de santal à la main l'été, engoncée dans un grand manteau de renard l'hiver. Fan Bizhen a hérité la voix de sa famille ; à trois ans, elle connaissait déjà des airs d'opéra. Dès l'école primaire, elle avait été choisie pour aller dans un établissement spécialisé et devenir élève d'une école d'opéra local. Au moment de la « révo-cul »*, l'école avait été fermée ; Fan Bizhen était rentrée chez elle, où elle avait poursuivi l'apprentissage du chant avec sa mère. Par bonheur, les pièces stéréotypées l'ont aidée et comme la compagnie de théâtre manquait d'actrices jeunes, elle y vint pour jouer Li Tiemei.

* Révolution culturelle, 1966-1976.

Yao Dahuang et Petite Sœur Fan ont longtemps été collègues. Les gens de la rue cancanent et disent que dans sa jeunesse, lui s'était pris de passion pour elle et que c'est la seule raison pour laquelle il s'était lancé dans le théâtre, tout comme dans l'histoire légendaire, *Le marchand d'huile et la courtisane*; mais ces racontars sont sans fondement aucun. Pourtant, Yao Dahuang et Petite Sœur Fan sont effectivement d'excellents voisins et amis. Les deux familles cohabitent sur un même petit étage, séparé en deux par une mince cloison de bois. Les portes de derrière donnent sur un même couloir, si bien que les deux familles communiquent aisément. Elle, l'actrice vieillie, et lui, le vieux rédacteur-metteur en scène, reportent leur affection et leur attention sur la formation de Fan Bizhen dont les progrès sont stupéfiants. À ses débuts elle a joué le rôle de Li Teimei, puis elle a interprété les Immortelles, les demoiselles, rôles où elle témoigne d'un réel brio. Localement, elle aussi jouit d'une certaine renommée. Très souvent, elle participe à des causeries avec des personnalités de partout.

Pour avoir été, des dizaines d'années, mêlé au monde du spectacle, Yao Dahuang sait que les artistes incultes sont toujours perdants et qu'au bout d'un certain temps, ils marquent le pas; c'est pourquoi il remplit auprès de Fan Bizhen la fonction de précepteur; il la guide et il lui fait lire l'histoire, la poésie, *l'Anthologie des textes classiques*, *Le rêve dans le pavillon rouge*, *L'éventail aux fleurs de pêcher*, ainsi que des morceaux choisis de prose contemporaine. Fan Bizhen sait donc chanter, et tant dans son expression que dans son comportement avec les gens, ou sa manière de traiter les affaires, elle affiche toujours une grande classe.

Les gens de la rue aux Trois Collines savent bien encore que jusque tard dans la soirée, derrière ces six fenêtres, règne une grande animation; parfois des chants, parfois des rires en témoignent. Ou bien Fan Bizhen va chez Yao Dahuang pour un cours, ou inversement, lui vient chez elle boire un verre. Parfois encore, elle se penche soudainement à la fenêtre est: « Professeur Yao! "cloche-tambour-repas-jade", ça veut dire quoi? »

Yao Dahuang sort à son tour la tête à la fenêtre ouest : « Eh bien ! En simplifiant, ça veut dire “ gueuletonner ”, un peu comme chez toi hier soir, le coup à boire. »

Et c'est deux éclats de rire, un vieux, un frais ; contraste de cheveux blancs et de teint rose.

Pas très loin de la rue aux Trois Collines, court un grand boulevard orienté est-ouest, bordé de chaque côté d'une forêt d'édifices, au milieu desquels se dresse un bâtiment banal de deux étages ; au rez-de-chaussée, se trouvent un supermarché et un magasin de confection ; au second, un bureau de l'éducation et de la culture qui n'a rien à voir avec ces magasins. De cet étage, onze baies en fer donnent sur la rue ; dans le local où les fenêtres sont ouvertes, il n'y a peut-être personne, par contre là où des gens sont certainement en réunion, elles sont fermées, sinon le bruit des voitures de la rue viendrait troubler et empêcher de bien comprendre celui qui parle.

Et là, justement, si la baie de l'extrémité est est si bien fermée, c'est qu'à l'intérieur se tient une importante et confidentielle réunion. Y participent seulement quatre personnes, dont l'une a été dépêchée par l'échelon supérieur. On est penché sur le problème de la rectification du corps des dirigeants. Âgé de cinquante-neuf ans, le directeur Wang a été chargé de former la nouvelle équipe dirigeante parce qu'il est encore au-dessous de la soixantaine et qu'en trente ans de travail aux affaires culturelles, il n'a jamais commis de grave bévue. Voilà bien longtemps qu'il a exposé ses conceptions : si on trouve un remplaçant approprié, il rentrera chez lui s'occuper de son petit-fils, mais pour le moment, il n'a d'autre solution que de rester en place bon gré mal gré, ce qui provoque des difficultés chez ses supérieurs. De ces autres, d'ailleurs, dont l'âge flotte autour des cinquante-trois, cinquante-quatre ans, qui pourrait-on bien déplacer ? Tel n'est pas à la hauteur de sa tâche, tel autre n'en a pas la capacité, ce qui est effectivement difficile à évaluer. Avancer de telles opinions, rien de tel pour se voir tenter un procès interminable : « D'accord pour mon retrait en seconde ligne,

mais il faut parler clair... » Et pour vraiment parler clair, il faudrait quelque peu malmener les convenances. À quoi bon dire leur vérité à des gens que quelques jours après on retrouvera au parc pour s'entraîner avec eux au Taï ji! Et si on ne fait pas ce travail, ça ne va pas non plus; ce corps doit être rajeuni de dirigeants plus cultivés. Pour ce qui est de la culture, on peut se débrouiller. Même avec un niveau d'école primaire, après un certain nombre d'années d'exercice, on peut équivaloir à... Mais l'âge est une chose impartiale, chaque année d'exercice, c'est aussi un an de plus; pas moyen de donner une équivalence. Par malchance, pour la présente rectification du corps des dirigeants, jouent deux importants critères: le premier est un taux déterminé de rajeunissement de ce corps; le second concerne le pourcentage de gens pourvus d'un bagage culturel universitaire, mais en fait, c'est là un point délicat.

Cette baie de l'extrémité est restée hermétiquement close trois jours durant. La difficulté n'est pas résolue, mais la méthode pour atteindre le but est parfaitement claire; la clé du problème, c'est d'augmenter le corps d'une ou deux personnes, ce qui fera baisser l'âge moyen, les vieux cédant une partie de leur âge aux jeunes. Mais de tels jeunes sont difficiles à trouver; le mieux serait de tomber sur un Gan Luo*, encore que ce dernier n'avait que douze ans quand il fut premier ministre, et à cet âge il n'existe pas de spécialiste diplômé. Chacun se concentre sur la recherche de ce jeune; viennent à l'esprit tous ces petit Zhang, petit Wang, petit Li qui sont si familiers; toute cette génération est très compétente, mais ils ont déjà trente-huit, trente-neuf ou quarante ans. Pour finir, c'est encore le chef Wang qui va éveiller l'attention de tous: « Il faut libérer notre esprit, élargir notre horizon, descendre dans nos unités subalternes, et chercher même parmi ceux de la compagnie de théâtre. »

* Gan Luo était un garçon de l'époque des Royaumes Combattants qui fut nommé premier ministre à la mort de son père.

À ces mots de compagnie de théâtre, les esprits s'agitent et sans concentration aucune, tout le monde pense à Fan Bizhen ; on l'a vue jouer, on a eu l'occasion de bavarder avec elle ; on la trouve distinguée d'allure, correcte dans son langage et elle n'a que vingt-huit ans. Question théâtre, c'est une spécialiste, elle est du métier ; par la suite, on lui confiera la gestion de tout ce qui touche à cet art, ce sera tout à fait dans ses cordes. Reste un point délicat pourtant ; depuis qu'elle est toute jeune, elle joue Li Tiemei et l'on craint que son niveau culturel ne soit pas très élevé.

« Mais si ! Ça va ! » Quelqu'un soudain se souvient que l'année passée, quand on appliquait des mesures politiques, on a rétabli l'école spécialisée d'opéra qui a délivré un diplôme à ceux, y compris Fan Bizhen, qui y avaient étudié quatre ans. Magnifique ! C'est une experte ; université et école spécialisée, c'est la même chose. Il y a bien sûr des écoles spécialisées de différents niveaux, mais on n'en tient pas compte, on ferme les yeux.

La baie de l'extrémité est s'ouvre, ceux de la réunion s'encadrent dans l'embrasure et respirent un bon coup ; l'humeur est à la détente. Par contre, derrière les douze vantaux de la rue des Trois Collines, l'atmosphère est plutôt tendue. Même en rêve, Fan Bizhen n'aurait jamais imaginé qu'on veuille faire d'elle un chef-adjoint de département. En apprenant la nouvelle, son cœur avait bondi de frayeur. De retour à la maison, elle appelle sa mère :

— Maman, c'est la catastrophe, ils me nomment chef-adjoint !

Petite Sœur Fan se met à rire :

— Sacrée gamine ! T'as pas l'air bien réveillée.

Fan Bizhen tape du pied :

— Mais c'est vrai ! Le chef Wang est venu me voir ; il vient de m'en parler et il m'a même dit que ç'allait être publié officiellement très bientôt.

Petite Sœur Fan se demande si réellement elle n'est pas en train de rêver. Pour elle, un chef de département, c'est un grand

personnage qui a combattu les Japonais, vaincu le Guomindang. À ses yeux, sa fille est encore une enfant qui n'a rien du profil d'un chef de département. Quand elle joue, elle est agréable à regarder, mais sur une tribune à faire un rapport, elle n'en imposera aucunement à ses auditeurs.

— Maman, d'après toi, qu'est-ce que je dois faire ?

Petite Sœur Fan ne trouve qu'un moyen ; toc, toc, toc, elle frappe à la cloison : « Vieux Yao, viens, il y a une affaire urgente à discuter avec toi. »

Yao Dahuang était à mûrir un projet de livret tout à fait original ; quand il entend cet impérieux appel à l'aide, il enfile à la hâte ses chaussures, et la cigarette aux lèvres, fait irruption chez Petite Sœur Fan :

— Qu'est-ce qui se passe ! Tu vas crever la cloison avec tes coups.

— Ça va mal, vieux Yao. Les dirigeants demandent à Bizhen d'être chef de département. Voilà qu'on attrape un âne pour en faire un cheval de course !

— J'ai tout fait pour refuser. À la fin de l'entretien, le chef Wang a sorti un argument d'autorité, disant que c'était une décision de l'instance supérieure dont tout bon communiste doit d'abord se pénétrer, puis on doit obéir ; mais tout à déjà été dit, et pénétrée ou pas, bref, je dois me soumettre. Professeur Yao, d'après toi, qu'est-ce que je dois faire ?

La mère et la fille ont pleine confiance en Yao Dahuang. Elles estiment qu'il a beaucoup vu, beaucoup vécu, qu'il connaît quantité de choses ; alors leurs regards le fixent étroitement dans l'espoir qu'à la manière de Zhuge Liang*, il va sortir de ses trésors un stratagème miracle.

Yao Dahuang a en effet des idées bien arrêtées ; un librettiste a toujours quelque opinion concernant les problèmes de la vie sociale. Il place un très grand espoir dans cette rectification

* Haut fonctionnaire, sage conseiller de l'époque des Trois Royaumes Combattants.

du corps de dirigeants, y voyant la clé de la réforme. Les responsables des niveaux intermédiaires bloquant tout, la base ne peut alors que ronger son frein d'impatience. Il a déjà pensé écrire un livret moderne sur ce thème, et s'il ne s'est pas encore mis à l'œuvre, c'est qu'il trouve que ce thème ne convient pas à un opéra comme le leur. Il est des désirs qu'on ne peut traduire dans un livret, pourtant la vie offre de nombreuses occasions de le faire; ce qui l'incite à la création, mais celle-ci demande aussi le calme. Yao Dahuang n'exprime donc pas immédiatement son opinion :

— Euh! Oui! Voilà une affaire! Mais vous-mêmes, qu'en pensez-vous?

Petite Sœur Fan dit :

— Pour moi, ça ne peut pas aller; en général, quand elle parle, ça n'a ni queue ni tête; alors comment va-t-elle faire sur une tribune, pour les rapports?

Cette histoire de rapports la tracasse vraiment comme si c'était la destination principale des chefs de département.

Fan Bizhen réplique :

— Mais non, les rapports ne m'effraient pas du tout, il y a pour ça des textes tout faits; mais je crains de manquer de capacité, et puis il me faudra renoncer à ma spécialité. Si je fais mal, c'est le chef de département qui ne sera pas à la hauteur, mais c'est aussi l'actrice qui en pâtira; je serai assise entre deux chaises, et je louperai tout!

— C'est exact! Yao Dahuang écrase son mégot, c'est comme s'il venait de saisir l'argument d'une création. Dans ce que tu dis, il y a matière à réflexion; il y a deux questions bien réelles. La première est celle de la compétence. La compétence, ça ne se voit pas, ça ne se saisit pas; tant qu'elle ne s'exprime pas dans telle ou telle occasion, ni toi ni personne ne peut s'en faire une idée exacte. C'est donc un point sur lequel on ne saurait avoir de certitude; il faut essayer. Après tout, même chef de département, on ne l'est pas forcément pour la vie; on peut grimper ou descendre... Dans l'analyse de Yao Dahuang, tout

s'enchaîne bien. Au commencement de sa création, c'est la mise en œuvre de sa pensée logique ; ensuite, c'est affaire d'images et de sentiments. Quant à la seconde question, tu ne peux pas ne considérer que ta propre personne. Regarde-moi, avec mes tempes grisonnantes, mon dos tout courbé ; vois ta mère, elle a pris les couleurs de l'automne, sa taille s'est épaissie. Toute notre vie, nous l'avons consacrée au spectacle ; le spectacle, c'est notre vie et la vie pour nous, c'est le spectacle. Pendant la « révo-cul », nous avons été à deux doigts de la mort, notre vie ne tenait qu'à un souffle. Aujourd'hui, nous sommes en mesure de reprendre notre essor, et voilà que nous avons à subir les assauts de la télévision ! Avec toutes ces blessures, le destin est vraiment trop discordant. L'art traditionnel est ignoré, la réforme s'impose plus que jamais...

Yao Dahuang vient de faire une citation, car la veille au soir, il a justement enseigné à Fan Bizhen le *Rapport à l'empereur avant une campagne*, de Zhuge Liang. Elle l'écoute en hochant doucement la tête ; elle peut saisir l'allusion : la voilà en charge d'une mission.

— Poursuis, professeur Yao ! reprend-elle.

— Le spectacle doit prendre son essor, et pour affronter les défis de la télévision, il faut absolument mener une réforme sur la base de notre héritage de traditions. La réforme, ça ne peut rester un mot vide. Il faut que surgissent des hommes, que surgissent des œuvres ; il faut des dirigeants qui soient des soutiens inébranlables ; il faut que rien ne soit laissé au hasard ; il faut au minimum qu'on ne nous surveille plus à mort. Si on cherche à s'occuper réellement de spectacle, alors nous n'aurons plus rien à craindre, mais il en est qui ne pensent qu'à leur chapeau de fonctionnaires ! Tu as celui de ta charge ; tu vas pouvoir œuvrer pour la cause ; nous aurons une actrice de moins, ça n'a pas d'importance ; si tu fais bien ton travail, il va surgir bon nombre d'acteurs. Comme chef de département, tu es jeune ; comme actrice, tu as déjà atteint ton apogée. Va ! si ça ne marche pas, tu reviendras, je ferai de toi une librettiste.

Un petit sac à la main, Fan Bizhen entre en fonction, elle ouvre la fenêtre de l'extrémité est, dans le bureau qu'elle partage avec le chef Wang. Tous deux se font face.

Certains disent que le chef Wang ne veut pas céder sa place, qu'il s'accroche jalousement à son pouvoir ; c'est là une énorme méprise. Il aimerait se consacrer pleinement à la formation d'un bon successeur capable de poursuivre la cause pour laquelle il s'est dépensé toute sa vie. Il sait bien que sa propre vie est limitée, mais il espère qu'elle se prolongera à travers la poursuite de cette cause. Fan Bizhen est jeune ; elle est comme une page blanche sur laquelle il va pouvoir esquisser une épure ; elle pourra alors suivre ses traces, aller de l'avant ; car si la vie est limitée, l'œuvre, elle, est infinie. Il apprécie particulièrement Fan Bizhen, et la voir, là, devant lui, le réjouit, il éprouve même une certaine familiarité, car elle est du même âge que sa propre fille partie ailleurs pour travailler ; elles se ressemblent. En Fan Bizhen, il lui semble voir sa propre fille ; le bureau en est baigné d'une atmosphère familiale qui permet la simplicité : « Ne t'inquiète pas, petite Fan, je vais t'apprendre peu à peu ; on va faire comme pour l'apprentissage au théâtre ; je serai ton maître et toi, ma disciple. Nous adopterons une méthode d'enseignement traditionnelle ; tu chanteras et agiras comme je le fais ; l'instruction par la parole et l'exemple conviennent aussi à l'essence des politiques. Pour le théâtre, il faut d'abord apprendre son texte ; pour le travail, il faut d'abord assimiler les documents. Tu restes dans le bureau à recevoir les appels téléphoniques et à lire les documents. Pas la peine de t'occuper d'autres choses. J'ai déjà avisé le secrétariat de te communiquer les dossiers qui te seront utiles.

Fan Bizhen apprécie tout naturellement cette grande familiarité du chef Wang ; elle trouve les mots de gratitude pour l'en remercier et l'assurer en retour qu'elle suivra son enseignement avec application et modestie. Le chef Wang est extrêmement heureux et il ne peut s'empêcher de tendre la main pour caresser la tête de Fan Bizhen comme il le ferait pour sa propre fille ;

mais soudainement il se souvient qu'elle aussi est chef de département, du même rang que lui ; il s'empresse de retrouver le ton de la relative bienséance pour dire : « C'est bon ! J'ai confiance. Notre collaboration sera agréable. »

Fan Bizhen s'enfouit sous un monceau de dossiers ; la sonnerie du téléphone fait boucan à la limite du tolérable. Les appels se succèdent, les dossiers aussi ; quand elle en a terminé une pile, il en arrive de nouveaux. Après deux semaines de station assise, elle est pleine de courbatures, les reins douloureux ; des bourdonnements dans les oreilles et les yeux qui clignent ; sans arrêt elle bâille. Elle si vive, si remuante, comment pourrait-elle supporter de rester assise à longueur de journée ! Il ne lui reste qu'à fréquemment ouvrir la fenêtre et, penchée à l'appui, regarder le spectacle de la rue. Les passants, les voitures font un vacarme assourdissant, mais elle trouve ce bruit agréable ; le flot ininterrompu des vroom-vroom, des motos, tous ces roulements sont harmonieux.

Un jour, enfin, elle lit un document émanant des instances supérieures où l'on annonce la tenue d'un grand festival d'opéras locaux de différentes écoles ; chaque région doit préparer son spectacle. Fan Bizhen voudrait passer à la pratique ; elle demande au chef Wang de la lancer dans le bain.

— Confie-moi la préparation de ce festival ; je suis assez au courant de ce qui concerne la compagnie de théâtre, dit-elle à Wang.

Celui-ci réfléchit un instant :

— Oui, ce genre de travail t'est normalement destiné. Mais ce festival, c'est une affaire importante ; si nous n'y obtenons pas de prix, cela voudra dire que notre travail ne sert à rien. Prends d'abord la mesure de ta fonction, je t'indiquerai ensuite comment agir. Pour ce travail qui nous occupe aujourd'hui, il faut un livret et donc se dépêcher d'avertir Yao Dahuang qu'il va devoir se mettre à la rédaction ; il en est tout à fait capable ; si on le surveille de près, il peut écrire un livret en une soirée ; mais si on lui laisse la bride sur le cou, il peut rester une année entière sans

rien produire ! Oui, voilà ce qu'on va faire. Tu vas lui glisser en passant que son problème de logement va être résolu ; et si j'associe vos deux situations, c'est justement pour montrer que ce n'est pas parce que tu es chef du bureau, mais au contraire parce que viennent d'arriver des directives concernant les mesures à appliquer en faveur de ceux qu'on nomme intellectuels.

Avant de confier une tâche, le directeur Wang énumère encore toute une série de recommandations. De retour chez elle, Fan Bizhen, pleine d'enthousiasme, frappe à la cloison : « Professeur Yao, j'ai une bonne nouvelle à t'annoncer. » Elle lui explique l'affaire du festival, mais pas la question du logement qui ressemblerait par trop à la proposition d'un stimulant matériel.

Yao Dahuang soupire un long moment ; cette fois, il va pouvoir réaliser le grandiose projet qu'il porte en lui. Il lui est difficile de certifier la grandeur de ce projet, mais il a déjà réfléchi sérieusement depuis deux à trois ans. Il veut réformer l'opéra local, en faisant valoir les particularités du théâtre traditionnel dans les chants et danses, pour que ceux-ci se développent en s'orientant vers les opéras modernes, avec des accompagnements plus rapides, des formules simplifiées, mieux adaptées au courant moderne. Le livret doit être dense et affiné, le texte proche de la gracilité poétique ; en pétrissant ensemble poésie, chant et danse, peut-être arrivera-t-on à détourner de la télé une partie de la jeunesse qui justement recherche l'ivresse où entraîne la beauté poétique ; aspiration que même un poste télé de trente-six centimètres ne saurait satisfaire.

Fan Bizhen applaudit à tant d'imagination ; elle voit là une bonne idée. « Et que penses-tu écrire comme livret ? » Yao Dahuang a déjà réfléchi à cela depuis longtemps ; il aimerait que contenu et forme atteignent une très grande unité. L'opéra doit comporter chants et danses ; il a donc décidé d'écrire une nouvelle Xishi danseuse et cantatrice par excellence. Mais la sienne ne sera pas semblable aux nombreuses autres ; ce ne sera ni une héroïne ni une résistante, mais une belle personne, l'incarnation

même de la beauté qui, en raison même de cette beauté, rencontre malheurs et outrages. Ce sera une tragédie de la beauté, l'anéantissement de la beauté. Non que les femmes belles soient à l'origine des malheurs, seules les mauvaises pensées inspirées par la laideur détruisant la beauté. Il va faire de sa Xishi une réelle tragédie. Il lui semble avoir lu quelque part que la tragédie doit donner à voir de belles choses ravagées aux spectateurs, pour les inciter à haïr le mal et à rechercher le beau. Il ne faudrait pas voir en Yao Dahuang un petit vieux incapable d'inspirer l'admiration ; les théories de l'art ne lui sont pas étrangères.

Fan Bizhen de son propre aveu ne comprend rien à tout cela. Sa promotion comme chef de bureau ne l'amène pas à penser que d'élève elle soit devenue professeur et puisse donc donner les directives : « Professeur Yao, mets-toi vite à la rédaction de ta Xishi, j'assure tes arrières et te garantis qu'elle sera mise en scène. »

Yao Dahuang, cette fois, se met en branle pour de vrai. Toute sa vie il a écrit des pièces, mais finalement sans trop savoir quoi, comme si quelqu'un d'autre que lui avait tenu la plume. Au temps de la « révo-cul », les choses étaient claires, carrées : aux dirigeants les idées, aux masses les matériaux, aux écrivains un crayon, mais un crayon déconnecté du cerveau. Fan Bizhen est maintenant chef de bureau, il va pouvoir réunir crayon et cerveau, écrire la pièce qu'il veut vraiment réaliser et qu'il laissera à la postérité.

Dès lors, la lampe de cette grande fenêtre reste allumée chaque soir jusqu'à minuit. Les gens de la rue des Trois Collines n'entendent plus chanter Yao Dahuang, ne le voient plus descendre que rarement. Si par hasard on le rencontre quand il sort acheter des cigarettes et qu'on cherche à le saluer, il semble ne pas même entendre : comme un gâteux, il tombe par terre, en heurtant un vélo. Certains sont inquiets pour lui et s'informent auprès de sa vieille compagne :

— Dis donc, la mère Yao, ton vieux Yao, ça ne va pas fort ; ça ne tourne pas rond dans sa tête !

Mais elle ne s'en soucie pas vraiment :

— Tu n'as rien compris : il est en pleine création.

— Ah bon ! Et la création, c'est si terrible que ça rend les gens fous ?

— Tu n'as jamais entendu parler des spectateurs dingues de théâtre, de la folie des acteurs ? Les rédacteurs, eux aussi, ils ont tous un petit grain. Ah ! Ah ! En plein sommeil, il va se lever, un air aux lèvres. Et dire qu'il a gratté toute sa vie sans obtenir un quelconque succès ; aujourd'hui encore on est entassés dans cette demi-bicoque.

— Ça va venir, tôt ou tard on va faire quelque chose pour vous, chaque jour la radio nous rebat les oreilles avec les intellectuels.

Yao Dahuang est en train de mettre en danger sa santé de vieillard, mais Fan Bizhen sait comment lui refaire des forces. Elle a mis dans le coup sa mère qui, à l'occasion, trouve une ou deux bonnes choses à manger et en offre à Yao Dahuang qui se régale ; de grandes quantités sont inutiles, pourvu que ce soit léger. Par hasard encore, des gens offrent à Fan Bizhen une bouteille de bon alcool ou quelques paquets de cigarettes à bout filtre du Yunnan, qu'elle prie son professeur de liquider à sa place, car elle ne tient pas à ces choses. Elle avertit les autres de ne pas parler à haute voix, de monter les escaliers en douceur ; sa télé est soudain tombée en panne, elle se couche tôt.

Dans la journée, tout est parfaitement calme derrière ces douze vantaux, et le soir brille une lampe solitaire ; dans le profond silence de la nuit, seule se fait entendre la toux légère de Yao Dahuang.

Le chef de département Wang, debout à cette fenêtre de l'extrémité est, regarde un calendrier ; il trouve que la préparation du festival est en route depuis bien longtemps et s'étonne d'être sans nouvelles ; alors il dit à Fan Bizhen :

— Où est-ce qu'on en est de la préparation du festival ? Il n'y a plus beaucoup de temps.

Fan Bizhen :

— Pas de problème. Vieux Yao est en train d'y passer ses jours et ses nuits.

— C'est bon. Il feuillette l'agenda : mercredi après-midi, réunion. On va demander à Yao Dahuang de nous faire un état de l'avancement de son livret, et on priera les personnes intéressées de venir écouter ; puis on débattrà des points à régler.

Fan Bizhen est stupéfaite :

— Mais ce n'est pas la peine, il n'a pas encore terminé sa rédaction, on va le perturber ; attendons que le livret soit tapé pour faire la réunion.

— Pour ce qui est de jouer, c'est ta partie ; mais tu dois me laisser t'enseigner comment diriger le théâtre. Le livret, oui, bien sûr, c'est la base du spectacle et Yao Dahuang peut en sortir un ; pas de souci là-dessus, mais en général, il ne prend pas garde à l'aspect politique des choses, il ne sait pas voir tous les côtés d'une situation, il agit en aveugle. Pour éviter d'avoir à revenir en arrière, il faut le surveiller dès le début. C'est mon expérience.

Fan Bizhen qui, elle, n'a pas d'expérience, trouve qu'il y a du vrai dans ce que dit le chef Wang ; il semble se souvenir que quelqu'un a dit que le théâtre a besoin d'être affiné. Plus il est poli, plus il est agréable.

Ainsi Yao Dahuang va devoir encore affiner son œuvre ! Il vient de terminer la rédaction du premier acte qui le satisfait vraiment. C'est alors qu'on lui apporte un avis émanant du Département de la Culture et ainsi rédigé : « Ce mercredi après-midi à 14 h, réunion dans la petite salle du deuxième étage, au sujet de la préparation du festival. Yao Dahuang fera le point sur l'avancement de son travail. Présence souhaitée. » À cette lecture, Yao Dahuang est plein d'appréhension ; il s'empresse d'aller voir Fan Bizhen et lui montre l'avis :

— Bizhen, ça, qu'est-ce que ça veut dire ?

Devant l'expression de son professeur, elle rougit et cherche à le rassurer :

— Ne t'en fais pas. Je ne t'en avais pas parlé par crainte de te distraire. Ce n'est pas un grand problème. Le chef Wang

voudrait connaître le point de ton travail, alors il fait une réunion.

— Et qui va la présider ?

— On ne me l'a pas dit.

— Quels seront les participants ?

— Je ne sais pas. C'est le chef Wang qui a demandé au secrétariat d'envoyer cet avis.

Yao Dahuang tape du pied :

— C'est la catastrophe ! Encore ces vieilles habitudes. Bizhen, ce n'est donc pas toi qui t'occupes de cette préparation ; tu ne peux quand même pas être d'accord avec ce genre de réunion où l'on va étrangler le bébé encore dans son berceau !

Fan Bizhen, elle non plus n'est pas très rassurée, mais elle se doit de redonner du courage à Yao Dahuang :

— Ça ne fait rien. Quand tu feras le point sur ton travail, ce sera tellement captivant que tout le monde chérira le poupon.

D'impuissance, il hoche la tête :

— C'est foutu ! Lorsque Xishi sera livrée en public, il te faudra crier fort pour obtenir sa grâce !

Arrive le mercredi. À l'heure précise, Yao Dahuang est à la réunion. La vue des participants le décourage d'un coup car, à part le chef Wang et Fan Bizhen, ce sont tous des « polisseurs » qui ont déjà sévi sur ses œuvres au temps de la « révo-cul ».

Avant de prendre la parole, il avait déjà le moral assez bas ; au moment de parler il se met à bégayer. Face à un manuscrit à rédiger, il sait se montrer actif ; face à des acteurs, il sait parler théâtre ; la magnificence de l'art dépend de ce que l'on déploie sur scène ; mais face à des dirigeants, il n'a rien à dire, *a fortiori* en la circonstance où il serait peu correct de parler tout en chantant, de faire des pieds et des mains ; ce serait manquer aux convenances. Il doit se contenter de raconter sommairement l'histoire, de dire la beauté de Xishi, comment s'étant d'abord éprise d'un jeune homme de son village, elle est ensuite découverte par Fan Li qui la prend de force comme épouse en menaçant de faire décapiter le jeune homme ; comment encore, pour sauver la

vie de son aimé, elle supporte l'humiliation, la honte, le mépris et les outrages, toujours dans l'espoir de se retrouver à nouveau en sa compagnie; comment, enfin, elle retourne lavandière au bord d'un torrent et parce qu'elle se sent souillée, parce qu'elle éprouve le mépris et le rejet des gens, elle se jette à l'eau courante du torrent, dans un geste désespéré pour laver son corps des salissures et comment elle meurt... Hélas, en seulement dix minutes Yao Dahuang a terminé son exposé et à l'expression de ses auditeurs, il comprend fort bien que pratiquement aucun ne trouvera dans cette pièce quelque idée nouvelle, quelque beauté. Se souvenant des recommandations de Fan Bizhen, il s'essaie à entrer dans les détails pour captiver, mais sa « Xishi » est un ballet poétique, une sorte de long poème et le propre de la poésie, c'est la concision, la densité... et puis, qui saurait dire en quoi réside la beauté de Mei Lanfang dans *L'ivresse de Guifèi*. Il n'a pas le moyen là d'émouvoir par l'imagination, il ne peut qu'emprunter des concepts et dire que le thème de cette pièce est juste, que c'est une tragédie de la beauté, une déchirure de la beauté qui peut inspirer la haine du mal et l'envie du beau, et que, quant à la forme, il la veut neuve.

Ces commentaires ne vont le servir en rien et bien au contraire, il donne des armes aux autres contre lui.

— Nouveauté dans la forme? Hum!... La forme, c'est le contenu qui en décide; on ne peut faire de la forme pour la forme. Quant au contenu, cette Xishi, c'est bien vieux comme inspiration! Est-ce qu'elle vaut la peine qu'on s'y consacre encore?

Devant l'évidente malveillance des présents, Yao Dahuang tente d'introduire une remarque:

— Il n'y a pas à faire de différence entre thèmes nouveaux ou anciens; pourvu qu'on leur donne un nouveau sens.

— Je suis d'accord avec ce point de vue de vieux Yao; tout réside dans ce nouveau sens. Nouveau, le sens donné l'est réellement; mais ce sens est négatif, influencé par la littérature des cicatrices. Xishi était une patriote; vieux Yao abîme cette image;

il fait d'elle une obsédée de l'amour. Tout le thème est traversé par ces mots : la destruction de la beauté. Voilà de quoi inspirer aux spectateurs un pessimisme, un découragement peu conformes à l'esprit de notre temps ; cela tourne carrément le dos à notre propagande des cinq recommandations et des quatre beautés. Quand la beauté est brisée, anéantie, que peut-il rester à dire ?

Yao Dahuang est stupéfait ; ses connaissances en théorie de l'art sont finalement limitées et face à ce « jeu d'imitation des mouvements des huit immortels ivres », il reste sans voix ; il n'a d'autre ressource que de lancer un regard à Fan Bizhen dans l'espoir qu'en qualité de chef de département, elle va lui venir en aide.

Celle-ci demande bien fort que l'on fasse grâce :

— Camarades, chacun peut donner son avis à titre de référence, mais il faut permettre à Yao Dahuang d'écrire ce livre d'après son projet, lui donner la chance de réussir mais aussi le droit à l'échec.

Cette intervention sonne juste et ne manque pas de poids. Mais pour certaines gens, Fan Bizhen est encore l'actrice devant laquelle certes on s'incline quand elle chante, mais dont on ne reconnaît pas vraiment l'autorité ; alors sans la désapprouver on ne donne pas non plus son assentiment à ce qu'elle dit. Tous les regards se portent sur le chef Wang dans l'attente de son intervention. Celui-ci ne cherche pas à se dérober ; mais il ne peut non plus respecter l'avis de Fan Bizhen. « C'est bon, voici mon opinion, mais tout à fait à titre de débauche. »

Yao Dahuang, par habitude, sort son carnet de notes ; il sait pertinemment que cette soi-disant ébauche d'opinion sera définitive.

— Quel que soit le travail que l'on aborde, il faut penser les problèmes d'un point de vue général, en fonction de la stratégie, continue-t-il, et d'un regard, il signifie à Fan Bizhen qu'il va lui communiquer son expérience. Si je comprends bien, on pense que ce festival sera d'abord un lieu de représentation du théâtre

traditionnel ; alors on va produire son propre répertoire avec ses acteurs vedettes ; mais sur ce terrain, nous ne faisons pas le poids face aux autres ; nous serons battus et cela nous créera des ennuis. Nous devons donc chercher une autre voie, écrire un spectacle contemporain ; même fait et joué un peu n'importe comment, au moment de la remise des prix, ça fera réfléchir ; on verra si oui ou non on préconise le spectacle contemporain ! Naturellement, rien n'empêche que ce soit bien écrit et bien joué, cela comptera au moment des débats.

Au fond, le chef de département est un vieux renard ; ce qu'il faut dans ce festival, c'est gagner un prix ; le reste est secondaire et ne vaut pas qu'on se batte. À l'unanimité, on manifeste son accord avec cette opinion. Sans un coup de feu, la Xishi est déjà mortellement atteinte.

Devant le visage blême de Yao Dahuang, le chef Wang comprend que ce dernier n'est nullement satisfait ; il s'adresse donc à lui :

— Vieux Yao, qu'est-ce que tu en penses ?

L'interpellé va opposer sa passivité ; c'est chez lui une vieille arme.

— Ce que vient de dire le chef Wang est juste, répond-il, mais je n'ai en tête aucune idée de pièce contemporaine adéquate ; je ne puis donc écrire.

— Ça ne fait rien. Nous sommes ici pour suppléer à l'absence d'inspiration. Puis, balayant du regard les présents : que tout le monde fasse marcher sa cervelle ; il ne suffit pas de dénoncer ce qui est mauvais, il faut aussi indiquer ce qui serait bon.

On commence à lancer des idées. Écrire un spectacle, ce n'est quand même pas énoncer une *Hypothèse de Goldbach*. Quiconque a un jour assisté à une pièce est apte à proposer des idées. L'un suggère un paysan qui s'enrichit, achète une télé ; un autre, une fille qui se jette à l'eau et se voit sauvée par un garçon courageux ; un autre encore, le mariage d'un handicapé à la belle âme. Autant d'idées tout aussitôt rejetées parce que beaucoup

ont déjà été traitées à la télé et que ça manque de nouveauté. Eh, oui ! Que trouver de vraiment original ? L'ardeur se refroidit. Trouver quelque chose d'unique, d'original, ce n'est pas si facile ; un artiste y consacre souvent toute sa vie !

— Ça y est ! J'ai un sujet ! Écrivons une pièce sur la lutte contre un criminel économique.

Le chef Wang est le premier à approuver :

— Oui, d'autres n'ont pas encore écrit sur ce thème ; dans le théâtre contemporain, ça sera un pas en avant !

— Dans ces luttes contre les criminels, il y a une intrigue, donc facile d'en faire une pièce.

Yao Dahuang voit sa Xishi déjà abandonnée à son sort, mais il doit bien vivre, alors, le stylo à la main, il écoute ces gens qui le dirigent ; il attend leur contribution. C'est encore la vieille habitude qui reçoit facilement le feu vert : la création collective ; lui n'a qu'à tenir le crayon.

Mais cette méthode n'est pas non plus très simple ; d'abord, il faut trouver le cadre général de la pièce, et puis les éléments de toutes sortes vont s'y rattacher. Et cela, ce n'est pas facile, il faut parfois qu'une dizaine de personnes y travaillent cinq à six jours. Mais là, ça marche très bien, car cette Xishi qu'on a abattue, cette « héroïne » peut encore servir ; il suffit de la transposer de l'époque classique à aujourd'hui : en 1982, dans un village qui s'est enrichi, vit une jeune fille, Xishi ; le sort lui a donné la beauté, mais elle a subi la pollution de la pensée bourgeoise ; un jeune de son village s'éprend d'elle et veut en faire sa compagne pour enrichir dans l'avenir leur famille, construire une maison et acheter une télé couleurs. Xishi, qui n'a pas encore pris une décision définitive, est attirée par la vie de plaisirs faciles de Hongkong. Elle voudrait habiter un immeuble, rouler en voiture, danser et boire du café. À ce moment, survient Fan Li, un grand criminel économique qui lui raconte mensongèrement qu'il va bientôt hériter d'un oncle maternel qui vit à Hongkong ; il trompe la jeune fille qui se donne à lui et le suit à la ville où ils mènent une vie désordonnée. Dans le même temps, lui oblige

Xishi à mettre sa beauté au service de ses desseins de corruption visant un vieux cadre, pour une affaire de trafic, mais notre police est sur leur piste. Fan Li tombe entre ses mains et Xishi retourne dans son village où, pour ne pas avoir la honte de regarder les gens en face, elle se jette dans le courant bouillonnant d'un torrent. (Mais ça ne peut finir ainsi.) Juste à ce moment, le jeune homme qui l'aime passe le long de ce torrent; voyant quelqu'un tomber à l'eau, il s'élance et tous deux sont sauvés. Xishi se laisse aller à des pleurs et lamentations, mais le repentir tardif est inutile, car il ne peut changer le cours des choses; le jeune homme lui pardonne ses erreurs, et ils deviennent mari et femme... Tout le monde y met du sien pour parfaire la trame de la pièce, qui, ainsi concoctée, est encore meilleure que celle conçue par une seule personne; elle est parfaite; on y trouve le devoir courageux de la belle âme, le salut de la pécheresse, la répression des crimes économiques, l'enrichissement de la campagne, la lutte contre la pollution des esprits. L'histoire est un tonique parfait, elle contient tous les ingrédients dans une harmonieuse synthèse, et le plus appréciable, c'est qu'on peut redonner valeur à cette Xishi autrement inutilisable. Yao Dahuang n'a même pas besoin de donner son opinion, il y aura malgré tout apporté sa contribution.

Ce dernier en reste tout hébété. Il n'avait pas imaginé que Xishi morte serait revenue au monde parmi les vivants et aurait continué à embobiner les hommes par sa beauté. Pour Fan Li, on commet une petite erreur en faisant de lui un criminel économique, encore qu'on ne puisse écarter cette hypothèse puisque, d'après les annales, il aurait par la suite mené une vie de gros commerçant, probablement dans le trafic des céréales.

Fan Bizhen est sur le point d'intervenir, mais Yao Dahuang la dissuade discrètement de voler au secours de Xishi. Après ce brutal refroidissement de son ardeur créatrice, il ne trouve plus rien d'extraordinaire à son projet qui lui paraissait si magnifique; après tout, jamais il n'a produit d'œuvre artistique d'importance.

Fan Bizhen ne renonce pas pour autant ; après la réunion, elle donne son opinion directement au chef Wang :

— Je trouve que ce qu'avait imaginé le professeur Yao était bien et adapté aux particularités de notre théâtre. Pourquoi ne pas le laisser essayer ?

— Petite Fan, il y a des choses que je veux te dire depuis longtemps, mais je craignais de te faire de la peine. Maintenant me voilà obligé de t'en parler, sinon tu vas commettre des erreurs.

Fan Bizhen ne comprend pas. Elle n'a encore rien fait. D'où pourraient bien venir ces erreurs ?

— Tu penses que le travail culturel, continue le chef Wang, c'est le chant, la danse, le théâtre, des trucs pour s'amuser ! Ce n'est pas cela. C'est plutôt de savoir qui sortira vainqueur de la lutte entre deux tendances idéologiques. De l'élimination des contre-révolutionnaires, à l'antidroite et à la « révolution culturelle », c'est toujours et d'abord dans la culture que le couperet est tombé. Ces derniers temps, la situation est de nouveau tendue, et tu voudrais faire de je ne sais quelle Dongshi ou Xishi*, la brisure de la beauté ! Autant chercher ta propre brisure ! Petite Fan, le théâtre, ce n'est pas la construction. Si on bâtit mal, personne ne s'en rend compte ; si on fait un mauvais spectacle, la critique est publique. As-tu pensé à cela ?

Fan Bizhen se hérissé de frayeur :

— Non, non... Je pensais seulement que ce serait une bonne pièce.

— C'est chez toi un travers ancien, mais désormais il te faut changer de position ; plus un geste, plus un mouvement sans réfléchir d'abord à l'aspect politique des choses.

Le directeur Wang ne voudrait pas effrayer cette enfant ; il la prend par les épaules pour lui dire d'un ton adouci : « Tu ne dois pas avoir peur toi non plus ; porte courageusement ta tâche et si tu rencontres des obstacles, discutes-en avec moi. »

* Xi : Ouest ; Dong : Est.

Fan Bizhen laisse retomber les bras ; la tâche historique qu'on attend d'elle serait-elle vraiment si lourde ! Yao Dahuang pour sa part est tout à fait détendu, comme totalement soulagé d'un poids. Les gens de la rue des Trois Collines ne voient plus sa lampe de table dans la nuit, et en plein jour, on le rencontre au bas de la maison ; on le voit planté sur le trottoir, à regarder les vieux jouer aux échecs. Tout est normal et rentré dans l'ordre. Les voisins demandent à la mère Yao :

— Ton vieux, il a fini de créer ?

Elle non plus n'y comprend rien :

— Comment savoir ? Il écrit en s'amusant.

En fait, il ne s'amuse pas du tout ; écrire ce livret est pour lui une tâche de routine. Son écriture vole. Il est capable de composer une chanson même en regardant la télé. Quand le livret est terminé, il est adopté après discussion. Dernières répétitions, puis mise au point pour la représentation. Yao Dahuang est très occupé, mais ce genre d'affairement n'affecte pas sa santé ; il mange et dort son content, si bien qu'il prend même un peu de ventre. Et en effet, la stratégie du chef Wang s'avère payante ; comme il a des relations, il en retire encore des avantages. Après la représentation, les experts ne discutent pas la qualité du spectacle ; ils disent simplement que ce genre de pièce n'avait pas sa place dans un festival entre écoles de théâtre parce que son genre est par trop vague et qu'on n'y a encore jamais vu l'ombre de quelque école que ce fût. Mais au moment de l'attribution des prix, on est obligé de reconnaître en elle l'unique pièce de type contemporain, et pour lui donner droit de cité, on lui accorde un prix, un fanion d'honneur à quoi s'ajoutent trois mille *yuan*.

Le chef Wang est très fier.

— Qu'en penses-tu ? demande-t-il à Fan Bizhen, l'expérience des vieux, c'est encore utile. On va même, pour élargir l'impact, demander à des gens d'écrire des articles pour propager la nouvelle ; on va donner une réception pour fêter notre réussite.

Au cours de la rencontre, chacun est récompensé selon son mérite; on ne fait pas d'égalitarisme. Yao Dahuang obtient une prime double, soit quatre-vingt *yuan*, et on rend publique la décision de lui attribuer un logement deux fois plus grand.

Et chacun, dans la rue des Trois Collines, de féliciter la mère Yao :

— Je le disais bien : les intellectuels maintenant ont la cote ; il fallait bien que tôt ou tard on prenne quelque mesure en votre faveur ; ces trois pièces de l'étage vous reviennent totalement ; quel luxe !

La mère Yao rit de bon cœur :

— Eh oui ! Eh Oui ! La chance a bien tourné pour mon vieux Yao.

On vient aussi féliciter Petite Sœur Fan :

— En fin de compte, ta fille, elle promet ; la voilà chef de département, avec un appartement de fonction. Au fait, combien de mètres carrés ?

Petite Sœur Fan s'empresse de rectifier :

— Mais non, ce n'est pas un appartement du rang de chef. Pour ma Bizhen, c'est comme pour vieux Yao ; c'est l'application de certaines mesures politiques.

Pourquoi ne va-t-on pas féliciter Yao Dahuang et Fan Bizhen ? En fait on les a félicités et refélicités, mais ils ne semblent pas avoir entendu. Et le jour même où on a aidé au déménagement de la famille Fan, eux deux ont pleuré.

Les douze vantaux qui donnent sur la rue des Trois Collines forment maintenant un tout et cette rangée a une certaine allure. À l'intérieur, la cloison a été abattue ; les pièces en paraissent claires et spacieuses. Seulement, depuis, on n'entend plus chanter à l'ouest, et à l'est il n'y a plus cette personne en train de se coiffer ; on peut seulement voir Yao Dahuang, derrière ces douze vantaux, le dos voûté, arpenter sa pièce, comme un kangourou en cage.

Traduit par Jean Join